

Le studio aux oiseaux © Sarah Moon

Printemps des Poètes

LE DÉSIR

23e PRINTEMPS DES POÈTES

DU 13 AU 29 MARS 2021



Quelle profonde inquiétude, quel désir d'autre chose,
Autre chose qu'un pays, qu'un moment, qu'une vie,
Quel désir, peut-être d'autres états d'âme…

S'exclamait Fernando Pessoa sous le masque d'Álvaro de Campos. En portugais aussi, le désir nous relie aux étoiles. Tout droit tombé des astres et des regrets latins : *desiderare* qui vient de *sidus, sideris*.

Comme un ciel étincelant d'absences. Une aimantation vitale.
Un souhait ancestral jamais élucidé, jamais rassasié, jamais exaucé.
Alors oui, après L'Ardeur, La Beauté et Le Courage, voici venu le Printemps du Désir.

Des *longs désirs* de Louise Labé aux désirs obstinés d'Olivier de Magny. Du désir de gloire des chansons de geste jusqu'au rude *chemin des plus hauts désirs* de René Daumal. De l'anéantissement, qui mène au rien du nirvana, jusqu'au désir sans fin d'Éros.

Depuis *le grand désir du plaisir admirable* de Pernette du Guillet jusqu'au fragile et *subreptice désir de vivre* d'Alejandra Pizarnik, en passant par *l'amour réalisé du désir demeuré désir* qu'est le poème pour René Char. De Philippe Desportes, qui entendait *Avoir pour tout guide un désir téméraire*, jusqu'au plus *sentimental* spleen d'Alain Souchon, qui nous a mis en tête refrains et souvenirs : *Mon premier c'est Désir...*

Du *Cantique des cantiques* aux désirs éperdus de ce troisième millénaire menacé, tout reste à fleur de mots.

Et à oser ensemble, au plus intime de soi.

Sophie Nauleau

ÉDUCATION ARTISTIQUE & CULTURELLE



OPÉRATION COUDRIER

CLIQUEZ ICI POUR EN SAVOIR +

LE DÉSIR DANS LES RUES DE LA VILLE

DE SAPPHÔ À CATHERINE POZZI

Une sélection de 62 poèmes

proposée par Le Printemps des Poètes

à l'occasion de la 23e édition

ANTIQUITÉ

- **Sapphô de Lesbos**
> « Ode à l'aimée » 13

- **Anacréon**, *Odes anacréontiques*
> Ode V, « Sur la rose » 14

- **Cantique des cantiques**
> Chapitre VII, « Reviens, reviens, ô Sulamite » 15

- **Lucrèce,** *De la nature*
> Chant IV 16

- **Catulle**, *Poésies*
> « À Lesbie » 17

- **Virgile,** *L'Énéide*
> Chant VIII 18

- **Properce**, *Les Élégies*
> Livre premier, Élégie I 19

- **Ovide,** *Les Métamorphoses*
> « La Métamorphose d'Écho » 20

MOYEN-ÂGE - XV^{e} SIÈCLE

- **Guillaume d'Aquitaine**
  > « Ab la dolchor del temps novel » 23

- **Héloïse**, *Lettres d'Abélard et d'Héloïse*
  > Lettre IV 24

- **Jaufré Rudel,** *Chanson*
  > « Lorsque les jours sont longs en mai » 25

- **Marie de France,** *Lais*
  > « Le lai de Yonec » 26

- **Guillaume de Machaut**, *Le Livre du Voir Dit*
  > « De mon vrai cuer jamais ne partira » 27

- **Charles d'Orléans,** *Chansons*
  > « Ma seule amour que tant désire » 28

- **Christine de Pizan**, *Cent ballades d'amant et de dame*
  > « Le lai de dame » 29

- **Alain Chartier**, *La Belle Dame sans mercy et poésies lyriques*
  > « Pres de ma dame et loing de mon vouloir » 30

XVI^e SIÈCLE

- **Marguerite de Navarre**, *Les Dernières poésies*
  > « Nos deux corps sont en toi, je ne sers plus que d'ombre » 32

- **Maurice Scève,** *La Délie, Objet de plus haute vertu*,
  > « Celle beaulté, qui embellit le Monde » / Poème VII 33

- **Pernette du Guillet**, *Rymes*
  > Poème XIV, « Le grand désir du plaisir admirable » 34

- **Joachim Du Bellay,** *L'Olive*
  > Sonnet LXVIII, « Que n'es-tu las (mon desir) » 35

- **Pierre de Ronsard**, *Les Amours*
  > Sonnet XIII, « Pour estre seul tes beaux soleils aimant » 36

- **Louise Labé**, *Œuvres de Louise Labé, lionnaise*
  > Sonnet III, « Ô longs désirs, ô espérances vaines » 37

- **Olivier de Magny,** *Odes*
  > « De l'absence de s'amie » 38

- **Étienne Jodelle**, *Cléopâtre captive*
  > Acte I 39

- **Jean Passerat**, *OEuvres poétiques*
  > « Ode du premier jour de mai » 41

- **Amadis Jamyn,** *OEuvres poétiques*
  > « J'ai voyagé par les trois parts du monde » 43

- **Philippe Desportes**, *Les Amours de Cléonice*
  > Sonnet I, « J'ai dit à mon désir : pense à te bien guider » 44

- **William Shakespeare**, *La Nuit des rois* 45

XVII e SIÈCLE

- **François Maynard**, *Les Amours de Cléandre*
> Sonnet I, « Aislé d'un beau desir, je vole dans les cieux » 47

- **Théophile de Viau**, *Œuvres*
> « Pour Mademoiselle D. M., *Stances* » 48

- **Vincent Voiture**, *OEuvres*
> « Ce soir que vous ayant seulette rencontrée » 49

- **Tristan L'Hermite**, *Les Amours de Tristan*
> « Le Promenoir des deux amants » 51

- **Pierre Corneille**, *Polyeucte*
> Acte II / Scène II 52

- **Jean de la Fontaine**, *Fables*
> « Discours à Madame de la Sablière » 53

- **Molière**, *Dom Juan*
> Acte I, scène II 54

- **Antoinette Deshoulières**, *Poésies*
> « Paraphrase du Psaume XII » 55

- **Jean Racine**, *Phèdre*
> Acte I, scène III 57

XVIII e SIÈCLE

- **Jean-Jacques Rousseau,** *La Nouvelle-Héloïse*
> « Lettre I à Julie » 59

- **Claude-Adrien Helvétius**, *Le Bonheur*
> Chant III 60

- **Choderlos de Laclos**, *Les liaisons dangereuses*
> Lettre 48 61

- **Évariste de Parny**, *Poésies érotiques* 62

- **André Chénier**, *Poésies*
> *Élégies*, Élégie XXIX, « Ô nécessité dure ! ô pesant esclavage » 63

XIXe SIÈCLE

- **Marceline Desbordes-Valmore**, *Poésies inédites*
  > « Les Roses de Saadi » 65

- **Alphonse de Lamartine**, *Les Méditations poétiques*
  > « La mort de Socrate » ; « La Prière » 66

- **Alfred de Vigny**, *Poèmes antiques et modernes*
  > « Les Amants de Montmorency » 68

- **Victor Hugo,** *Les Contemplations*
  > « À celle qui est voilée » 70

- **George Sand**, *Le Poème de Myrza*
  > Poème II 72

- **Xavier Forneret**, *Vapeurs : ni vers ni proses*
  > « Elle » 73

- **Alfred de Musset**, *Don Paez*
  > « Comme elle est belle au soir » 74

- **Théophile Gautier**, *Émaux et Camées*
  > « Caerulei oculi » 75

- **Louise Ackermann**, *Poésies philosophiques*
  > « L'amour et la mort II » 77

- **Charles Baudelaire**, *Le Spleen de Paris*
  > « La chambre double » 79

- **Paul Verlaine,** *Romances sans paroles*
  > « Ariettes oubliées » 80

- **Marie Krysinska,** *Rythmes pittoresques*
  > « Ève » 81

XX^{e} SIÈCLE

- **Renée Vivien,** *Études et Préludes*
> « Ta forme est un éclair » 84

- **Hélène Picard**, *L'instant éternel*
> « Hymne au bien-aimé » 85

- **Victor Segalen,** *Stèles*
> « Stèle provisoire » 87

- **Paul Valéry,** *Charmes*
> « Aurore » 88

- **Anna de Noailles**, *Poème de l'amour*
> « Quand la musique en feu » 90

- **Guillaume Apollinaire,** *Poèmes à Lou ; Calligrammes*
> « Guirlande de Lou » 91

- **Catherine Pozzi**
> « Nyx » 92

ANTIQUITÉ

Sapphô de Lesbos

(vers 630 avant J.-C. — vers 580 avant J.-C.)

« Ode à l’aimée »

Il me paraît égal aux dieux
Celui qui près de toi s’assied,
Goûte la douceur de ta voix
Et les délices

De ce rire qui fond mon cœur
Et le fait battre sur mes lèvres.
Sitôt que je vois ton visage,
Ma voix se brise,

Ma langue sèche dans ma bouche,
Un feu subtil court sous ma peau,
Mes oreilles deviennent sourdes,
Mes yeux aveugles.

Mon corps ruisselle de sueur,
Un tremblement me saisit toute,
Je deviens plus verte que l'herbe.
Je crois mourir...

La Poésie de Sapho / Traduction d’André Bonnard / Éditions de L’Aire / 1996

Anacréon

(vers 550 avant J.-C. — vers 464 avant J.-C.)

« Sur la rose »

Mêlons à Dionysos la rose d'Éros, et, la tête ceinte de belles feuilles de roses, buvons en riant doucement.

La rose est l'honneur et le charme des fleurs ; la rose est le désir et le soin du printemps ; la rose est la volupté des dieux !

L'enfant de Kythéré se couronne de corolles de roses, quand il se mêle aux chœurs des Kharites.

Couronne m'en donc, ô Dionysos, afin que, la chevelure ceinte de roses, je chante dans tes temples, et que je mène les danses, accompagné d'une belle jeune fille !

Ode V / *Odes anacréontiques*
Traduction de Leconte de Lisle / 1861

Les odes d'Anacréon, traduites de grec en françois / Hachette Bnf / 2012

Cantique des cantiques

(XI^e siècle avant J.-C.)

(DAMES DU PALAIS)

Reviens, reviens, ô Sulamite ! Reviens, reviens : que nous t'admirions !

(LUI)

Qu'admirez-vous de la Sulamite tandis qu'elle danse au milieu des deux chœurs ?

(DAMES DU PALAIS) – TROISIÈME CHANT D'AMOUR

Comme ils sont beaux, tes pieds, dans tes sandales, fille de prince ! Les courbes de tes hanches dessinent des colliers, œuvre de mains artistes.
Ton nombril : une coupe ronde où le vin ne tarit pas. Ton ventre : un monceau de blé dans un enclos de lis.
Tes deux seins : deux faons, jumeaux d'une gazelle.
Ton cou : une tour d'ivoire. Tes yeux : les vasques de Heshbone à la porte de Bath-Rabbim, et ton nez, comme la Tour du Liban, sentinelle tournée vers Damas.
Ta tête se dresse comme le Carmel. Sa parure est de pourpre ; un roi s'est pris dans ces tresses.

(LUI)

Ah ! Que tu es belle ! Que tu es douce, amour, en tes caresses !
Tu es élancée comme le palmier, tes seins en sont les grappes. J'ai dit : je monterai au palmier, j'en saisirai les fruits. Tes seins, qu'ils soient comme des grappes de raisins, ton haleine, comme une odeur de pomme, ta bouche, un vin exquis…

(ELLE)

Il s'écoule vers mon bien-aimé, abreuvant des lèvres endormies.
Je suis à mon bien-aimé : vers moi, monte son désir.
Viens, mon bien-aimé… Nous sortirons dans les champs, nous passerons la nuit dans la campagne. Au matin, nous irons dans les vignes, nous verrons si les pampres fleurissent, si le bourgeon s'est ouvert, si les grenadiers sont en fleurs. Là, je t'offrirai mes amours…
Les mandragores ont exhalé leur parfum… Et à nos portes, toutes les délices, les nouvelles comme les anciennes. Mon bien-aimé, je les ai gardées pour toi.

Chapitre VII / *Cantique des cantiques* / *La Bible* / XI^e siècle avant J.-C.

La Bible / Éditions Salvator / Traduction, introductions, titres et notes critiques de l'AELF, Association Épiscopale Liturgique Francophone / 2020

Lucrèce
(94 avant J.-C. — 54 avant J.-C.)

Fuir l'amour n'est point se priver des joies de Vénus,
c'est au contraire en jouir sans payer de rançon.
Oui ! la volupté est plus pure aux hommes sensés
qu'à ces malheureux dont l'ardeur amoureuse
erre et flotte indécise à l'instant de posséder,
les yeux, les mains ne sachant de quoi d'abord jouir.
Leur proie, ils l'étreignent à lui faire mal,
morsures et baisers lui abîment les lèvres.
Impure, leur volupté cache des aiguillons
les incitant à blesser l'objet, quel qu'il soit,
d'où surgissent ces semences de leur fureur.
Mais, légère, Vénus, à l'instant de l'amour,
vient briser la peine, tandis que la volupté
mêlant ses caresses réfrène les morsures.
De là vient l'espoir que l'origine de cette ardeur,
le corps qui l'alluma, puisse en éteindre le brasier.
Mais la nature proteste qu'il advient le contraire,
et c'est bien le seul cas où plus nous possédons,
plus notre cœur brûle d'un funeste désir.
Nourriture et boisson absorbées par le corps
peuvent y occuper certaines parties.
Ainsi se comble aisément le désir d'eau et de pain.
Mais d'un beau visage et d'un teint frais, rien ne pénètre
pour réjouir le corps, hormis des simulacres
ténus, espoirs souvent emportés par le vent, pauvrets !
Voici l'homme que la soif en son rêve dévore :
pour éteindre ce feu, aucune eau n'est donnée,
mais il recourt à des images, s'acharne en vain,
mourant de soif au fond du torrent où il boit.

Chant IV / Lucrèce / I^er^ siècle avant J.-C.

De la nature / traduit du latin par José Kany-Turpin / Éditions Garnier-Flammarion / 1997

Catulle

(84 avant J.-C. — vers 54 avant J.-C.)

« À Lesbie. »

Vivons pour nous aimer, ô ma Lesbie ! et moquons-nous des vains murmures de la vieillesse morose. Le jour peut finir et renaître ; mais lorsqu'une fois s'est éteinte la flamme éphémère de notre vie, il nous faut tous dormir d'un sommeil éternel. Donne-moi donc mille baisers, ensuite cent, puis mille autres, puis cent autres, encore mille, encore cent ; alors, après des milliers de baisers pris et rendus, brouillons-en si bien le compte, qu'ignoré de nous-mêmes comme des jaloux, un si grand nombre de baisers ne puisse exciter leur envie.

Poésies **/ Traduction de Charles Héguin de Guerle**

C.L.F Panckoucke éditeur / 1837

Virgile

(70 avant J.-C. — 19 avant J.-C.)

La nuit tombe, et son aile obscurcit l'univers.
Vénus, le cœur en proie à ses chagrins amers,
Des Laurentins armés méditait les menaces :
Dans une couche d'or la déesse des Grâces
Veillait près de Vulcain ; aux plus tendres discours,
Pour réveiller ses feux, son adresse a recours :
« Cher époux ! quand vingt rois ligués contre Pergame
Attaquaient ses remparts dévoués à la flamme,
Quoiqu'au fils de Priam je dusse mes faveurs,
Quoique souvent Enée eut fait couler mes pleurs,
Il n'en était plus temps ; c'en était fait de Troie,
Et ses murs de la Grèce allaient être la proie.
(…)
Maintenant d'Ausonie il a touché les ports,
Le roi même des dieux l'a conduit sur ses bords.
Je viens donc près de vous, ô dieu que je révère,
Pour un fils adoré vous supplier en mère :
Qu'une armure pour lui sorte de votre main ;
Que le monde à ce don reconnaisse Vulcain.
L'épouse de Titon, la fille de Nérée,
Ont obtenu de vous l'armure désirée ;
J'ai plus de droits peut-être, et n'ai pas moins d'effroi :
Voyez comme on menace et les Troyens et moi.
Tout s'arme ; mon fils seul sera-t-il sans défense ? »
Elle dit : et, voyant sa faible résistance,
Elle échauffe son cœur d'un doux embrassement.
Son époux, que séduit son tendre empressement,
De ses premiers désirs sent palpiter son âme ;
Il reconnaît Vénus à l'ardeur qui l'enflamme ;
Et le rapide éclair des amoureux transports
Pénètre chaque veine, et court par tout son corps :
Tel, du ciel enflammé parcourant l'étendue,
L'éclat part, fend les airs et divise la nue.

***L'Énéide* / Chant VIII**
Traduction de Jacques Delille / Michaud frères éditeurs / 1804

Properce

(47 avant J.-C. — 15 avant J.-C.)

Les beaux yeux de Cynthie, en mon malheureux cœur,
De mes premiers désirs enflammèrent l'ardeur,
Et l'Amour ce jour-là dompta mon âme altière ;
Son pied victorieux m'inclina vers la terre.
Depuis un an je vis, sans projets arrêtés,
Devenu l'ennemi des pudiques beautés.
Le temps ne peut calmer le mal qui me dévore.
J'ai contre moi les dieux et mon malheur encore.
(…)

Ô vous dont l'art s'applique à détacher la lune,
Par vos enchantements à fixer la fortune,
De ma dure maîtresse amollissez le cœur ;
Que la sienne en ses traits surpasse ma pâleur,
Et je croirai dès lors, à de pareilles preuves,
Que vous pouvez changer les astres et les fleuves.
Vous, dans vos soins tardifs, pour mon abattement,
Trouvez à mes douleurs quelque soulagement.
Avec force employez et le fer et la flamme,
Mais que mon désespoir s'exhale de mon âme !
Poussez-moi sur les mers, en de lointains climats
Où jamais la beauté ne viendra sur mes pas.

Élégie I : À Tullus / Livre Premier / *Les Élégies*
Traduction de M. de La Roche-Aymon / Maison Quantin / 1885

Ovide

(43 avant J.-C. — 18 après J.-C.)

« La métamorphose d'Écho »

Écho avait un corps à l'époque – n'était pas qu'une voix –
Mais n'avait déjà plus, la bavarde, l'usage de sa bouche,
Et ne pouvait que répéter les tout derniers mots d'une phrase,
Comme aujourd'hui. Junon en avait ainsi décidé, car, voulant surprendre,
Dans la montagne, les nymphes couchées avec son Jupiter,
La déesse était retenue par les histoires interminables de la maligne
Qui aidait les nymphes à fuir. S'en étant aperçue, la fille de Saturne
Lui avait dit : « Le pouvoir de cette langue qui m'a abusée
Sera diminué et ta parole réduite à sa plus simple expression. »
Aussitôt dit, aussitôt fait : Écho répète désormais
Les dernières syllabes des mots qu'elle entend prononcer.
Donc, à peine a-t-elle vu Narcisse, circulant seul dans la campagne,
Qu'elle s'enflamme et suit ses pas à la dérobée.
Plus elle le suit, plus son ardeur se fait pressante :
Le soufre dont on enduit le bout des torches
N'est pas plus prompt à prendre feu.
Oh ! Que de fois a-t-elle voulu l'aborder avec des mots d'amour,
User de tendres prières ! Sa nature s'y oppose
Et l'empêche de commencer ; mais elle est prête – et cela est permis –
À attendre les sons auxquels elle renverra ses paroles.
Le jeune homme, s'étant par inadvertance séparé du groupe
De ses fidèles amis, s'est écrié : « Y a-t-il quelqu'un ? »
« Quelqu'un », répond Écho. Stupéfait, jetant les yeux de tous côtés,
Il crie d'une voix forte : « Viens ! » Elle lui renvoie son appel.
Il se retourne et, ne voyant arriver personne, reprend : « Pourquoi
Me fuis-tu ? », et les mots qu'il a prononcés lui reviennent.
Il insiste et, trompé par cette voix qui imite la sienne, dit :
« Par ici, rejoignons-nous ! », et aucun son ne saurait être repris
Avec plus de plaisir : « Joignons-nous ! » répète Écho.
Et, ravie de ses propres paroles, elle est sortie de la forêt,
Pensant jeter les bras autour de ce cou tant espéré.
Il prend la fuite, et, en fuyant, lui crie : « Cesse de m'enlacer !
Plutôt mourir que te laisser disposer de moi ! »
Elle ne peut répondre que : « Te laisser disposer de moi ! »
Repoussée, elle se cache dans les forêts, abrite sous le feuillage
Son visage couvert de honte et vit depuis dans la solitude des grottes.
Mais, délaissée, son amour s'obstine et la douleur l'accroît
Et son pauvre corps s'épuise en tourments sans trêve ;
Sa maigreur lui ride la peau ; toute la sève de son corps s'évapore ;
Ne restent que la voix et les os : la voix est intacte ; les os

Ont pris, dit-on, l'aspect de la pierre. Elle est, depuis, cachée
Dans les forêts et on ne la voit plus dans la montagne ;
Mais tout le monde l'entend : un son est là, qui vit en elle.

Ovide / *Les Métamorphoses* / I^er^ siècle

Les Métamorphoses / Traduction de Danièle Robert / Actes Sud / 2018

MOYEN-ÂGE
XV^{e} SIÈCLE

Guillaume d'Aquitaine

(1071 — 1127)

« Ab la dolchor del temps novel »

À la douceur du temps nouveau les bois feuillissent les oiseaux chantent chacun en son latin selon les vers du nouveau chant il est donc temps de se procurer ce que l'homme désire le plus

De là d'où tout m'est bon et beau je ne vois messager ni lettre aussi mon cœur ne dort et ne rit et je n'ose faire un pas en avant avant de savoir si la fin sera celle que je désire

La notre amour va ainsi que la branche de l'aubépine qui est sur l'arbre en tremblant la nuit dans la pluie et le gel le lendemain le soleil se répand par les feuilles vertes les rameaux

Je me souviens encore du matin où nous avons mis fin à la guerre elle m'a donné ce don si grand son amour entier et son anneau que Dieu me laisse vivre encore tant que j'ai mes mains sous son manteau

***Les Troubadours* / Traduction de Jacques Roubaud / Édition Seghers / 1980**

Héloïse

(vers 1092 — 1164)

Quant à moi, les voluptés de l'amour que nous avons goûtées ensemble m'ont été si douces, que je ne puis m'empêcher d'en aimer le souvenir, ni l'effacer de ma mémoire. De quelque côté que je me tourne, elles se présentent, elles s'imposent à mes regards avec les désirs qu'elles réveillent ; leurs illusions n'épargnent même pas mon sommeil. Il n'est pas jusqu'à la solennité de la messe, là où la prière doit être si pure, pendant laquelle les licencieuses images de ces voluptés ne s'emparent si bien de ce misérable cœur, que je suis plus occupée de leurs turpitudes que de l'oraison. Je devrais gémir des fautes que j'ai commises, et je soupire après celles que je ne puis plus commettre.

Ce n'est pas seulement notre délire, ce sont les heures, ce sont les lieux témoins de notre délire, qui sont si profondément gravés dans mon cœur avec votre image, que je me retrouve avec vous dans les mêmes lieux, aux mêmes heures, dans le même délire : même en dormant, je ne trouve point le repos. Parfois les mouvements de mon corps trahissent les pensées de mon âme ; des mots m'échappent, que je n'ai pu retenir. Ah ! je suis vraiment malheureuse, et elle est bien faite pour moi cette plainte d'une âme gémissante ; « Infortuné que je suis, qui me délivrera de ce corps déjà mort ? Plût au ciel que je puisse ajouter avec vérité ce qui suit : « c'est la grâce de Dieu, par Jésus-Christ, notre Seigneur ! » Cette grâce, ô mon bien-aimé, vous est venue, à vous, sans que vous la demandiez : une seule plaie de votre corps, en apaisant en vous ces aiguillons du désir, a guéri toutes les plaies de votre âme ; et tandis que Dieu semblait vous traiter avec rigueur, il se montrait, en réalité, secourable : tel le médecin fidèle qui ne craint pas de faire souffrir son malade pour assurer sa guérison. Chez moi, au contraire, les feux d'une jeunesse ardente au plaisir et l'épreuve que j'ai faite des plus douces voluptés irritent ces aiguillons de la chair ; et les assauts sont d'autant plus pressants, que plus faible est la nature qui leur est en butte.

***Lettres d'Abélard et d'Héloïse* / Lettre IV / Réponse d'Héloïse à Abelard**

Traduction d'Octave Gréard / Garnier frères / 1875

Correspondance / Traduction d'Octave Gréard / Éditions Gallimard / 2000

Jaufré Rudel

(XII^e^ siècle)

Lorsque les jours sont longs en mai,
J'aime ouïr les oiseaux lointains ;
Je vais courbé par le désir,
Je songe à un amour lointain,
Et les chants, les fleurs d'aubépine
Valent les glaces de l'hiver.

Jamais d'amour je n'aurai joie
Sinon de cet amour lointain
Car il n'est femme plus parfaite
En nul endroit proche ou lointain.
Elle est si belle et gente et pure
Que je voudrais, pour l'approcher,
Être pris par les Sarrasins.

Triste et joyeux je reviendrai,
Si je la vois, amour lointain.
Mais qui sait quand je la verrai ?
Nos deux pays sont si lointains !
Que de chemins et de passages !
Je ne puis être sûr de rien :
Qu'il en soit comme il plaît à Dieu !

***Chansons* / Traduction d'André Berry / Firmin-Didot / 1930**

Marie de France

(1160 — 1210)

« Le Lai de Yonec »

Après avoir donné un libre cours à ses plaintes, la dame aperçoit près de sa fenêtre l'ombre d'un grand oiseau de proie, et ne peut deviner ce que ce peut être. Il entre dans la chambre en volant, et vient se placer auprès d'elle. Après s'être arrêté un instant, et pendant que la dame l'examinait, l'oiseau prend la forme d'un jeune et beau chevalier. La dame surprise change de couleur, et se couvre le visage pour la grande frayeur qu'elle ressent. Le chevalier, qui était fort courtois, lui parla en ces termes : Madame, daignez vous calmer ; j'ai pris la forme d'un autour, qui est un oiseau bien élevé ; mon discours peut vous paraître peu clair, mais attendez, et vous serez instruite des motifs de ma démarche. Je suis venu en ces lieux pour solliciter la faveur d'être votre ami ; depuis longtemps je vous aime et mon cœur vous désire. Je n'ai jamais aimé et n'aimerai jamais d'autre femme que vous ; et je vous l'avouerai, je ne serais point venu en ces lieux, je ne serais pas même sorti de mon pays, si vous ne m'aviez, vous-même, fait le plaisir de me demander pour être votre amant.

***Lais* / Traduction de Jean-Baptiste-Bonaventure de Roquefort / Chasseriau / 1820**

Lais / Traduction de Laurence Harf-Lancner / Le Livre de poche / 1998

Guillaume de Machaut

(1300 — 1377)

De mon cœur sincère ne partira plus
L'empreinte qu'y a faite votre doux visage ;
Car votre portrait l'a si profondément gravée
Qu'il n'est ciseau, essence, ni rature,
Ni personne savante au monde
Qui soit capable de l'effacer et la faire disparaître –
Pas plus qu'on ne pourrait tarir la haute mer.

Le portrait est et a été sera mon dieu terrestre
Tant qu'en moi subsisteront la vie et les forces de [ma nature ;
Et après la mort mon âme l'aimera
Pour sa beauté, qui, pour sa joie,
Nourrit mon cœur d'une si douce pâture
Qu'il ne peut abandonner ni oublier –
Pas plus qu'on ne pourrait tarir la haute mer.

Outre cela le portrait me guérira
De tous les maux qu'un amant souffre et endure ;
Et chaque fois que mon cœur la verra,
Mon espérance sera fermement assurée
Que vous êtes si vertueuse et si sage et si pure
Que vous ne voudriez ni ne daigneriez vous [conduire en perfide –
Pas plus qu'on ne pourrait tarir la haute mer.

Guillaume de Machaut / *Le Livre du Voir Dit* / Traduction de Jacqueline Cerquiglini-Toulet
Le Livre de poche, collection Lettres Gothiques / 1999

Charles d’Orléans

(1394-1465)

Ma seule amour que tant desire,
Mon reconfort, mon doulx penser,
Belle, nonpareille, sans per,
Il me desplaist de vous escrire.
Car j'aymasse mieulx à le dire
De bouche, sans le vous mander,
Ma seule amour que tant desire,
Mon réconfort, mon doulx penser !
Las ! or n'y puis je contredire ;
Mais Espoir me fait endurer,
Qui m'a promis de retourner
En lïesse, mon grief martire,
Ma seule amour que tant desire !

***Chansons* / 1428**

Poésies. Tome 1 / Éditions Honoré Champion / 2010

Christine de Pizan

(1364 — 1430)

« Le lai de dame »

Ô amour dur et sauvage,
Certes, qui te fait hommage
Il se met en rude servage
Et il peut bien s'attendre
À en avoir douleur et dommage.
C'est la faveur
Que tu fais au triste cœur
Qui se laisse par toi surprendre.

Mais je vois qu'il n'est si sage,
Quand tu veux, qui dans ta cage
Ne soit jeté, même s'il tarde,
Et jamais Raison ne saura
Tant lui apprendre que la rage
De ton désir, plein d'outrance,
Ne lui livre un amer breuvage,
Rien ne vaut la réprimande.

Cent ballades d'amant et de dame / Traduction de Jacqueline Cerquiglini-Toulet
*Poésie/*Gallimard / 2019

Alain Chartier

(1385 — après 1429)

Prez de ma dame et loing de mon vouloir,
Plain de desir et crainte tout ensemble,
Le cuer me fault et le parler me tremble,
Quant dire doy ce qu'il me fault vouloir.

Seur dis : « Belle, vous me faites douloir. »
Mais au besoing crainte mon propos m'emble.

Or ay je mis toutes a non chaloir
Pour une seule en qui tout bien s'assemble.
Oseray je moy desbucher du tremble,
Pour requerir ce qui me puet valoir ?

***Poésies lyriques* / 1489 (publication posthume)**

La Belle Dame sans merci et les poésies lyriques / Édition d'Arthur Piaget / Droz / 1945

XVI^{e} SIÈCLE

Marguerite de Navarre

(1492-1549)

« Stances amoureuses »

Nos deux corps sont en toi, je ne sers plus que d'ombre ;
Nos amis sont à toi, je ne sers que de nombre.
Las ! puisque tu es tout et que je ne suis rien,
Je n'ai rien, ne t'ayant ou j'ai tout au contraire.
Avoir et tout et rien, comment se peut-il faire ?
C'est que j'ai tous les maux et je n'ai point de bien.

J'ai un ciel de désir, un monde de tristesse,
Un univers de maux, mille feux de détresse,
Un Etna de sanglots et une mer de pleurs.
J'ai mille jours d'ennuis, mille nuits de disgrâce,
Un printemps d'espérance et un hiver de glace ;
De soupirs un automne, un été de chaleurs.

Clair soleil de mes yeux, si je n'ai ta lumière,
Une aveugle nuée ennuite ma paupière,
Une pluie de pleurs découle de mes yeux.
Les clairs éclairs d'Amour, les éclats de sa foudre,
Entrefendent mes nuits et m'écrasent en poudre :
Quand j'entonne mes cris, lors j'étonne les cieux.

Belle âme de mon corps, bel esprit de mon âme,
Flamme de mon esprit et chaleur de ma flamme,
J'envie à tous les vifs, j'envie à tous les morts.
Ma vie, si tu vis, ne peut être ravie,
Vu que ta vie est plus la vie de ma vie,
Que ma vie n'est pas la vie de mon corps !

Je vis par et pour toi, ainsi que pour moi-même ;
Je vis par et pour moi, ainsi que pour toi-même ;
Nous n'aurons qu'une vie et n'aurons qu'un trépas.
Je ne veux pas ta mort, je désire la mienne,
Mais ma mort est ta mort et ma vie est la tienne ;
Ainsi je veux mourir, et je ne le veux pas !…

***Poésies lyriques* / 1547**

Marguerite De Navarre / *Les Dernières poésies* / Hachette Bnf / 2013

Maurice Scève

(1501-1564)

Celle beaulté, qui embellit le Monde
Quand nasquit celle en qui mourant je vis,
A imprimé en ma lumiere ronde
Non seulement ses lineamentz vifz :
Mais tellement tient mes esprits raviz,
En admirant sa mirable merveille,
Que presque mort, sa Deité m'esveille,
En la clarté de mes desirs funebres,
Ou plus m'allume, et plus, dont m'esmerveille,
Elle m'abysme en profondes tenebres.

VII / ***La Délie, Objet de plus haute vertu*** **/ 1544**

Maurice Scève / *Délie. Objet de plus haute vertu* / *Poésie/*Gallimard / 1984

Pernette du Guillet
(1520 – 1545)

Le grand desir du plaisir admirable
Se doit nourrir par un contentement
De souhaicter chose tant agréable,
Que tout esprit peult ravir doulcement.

O que le faict doit estre grandement
Remply de bien, quand pour la grande envie
On veult mourir, s'on ne l'a promptement :
Mais ce mourir engendre une autre vie.

Poème XIV / *Rymes de gentille et vertueuse dame* / 1545

Pernette Du Guillet / *Rymes,* in Louise Labé et Pernette du Guillet, *Œuvres poétiques et Rymes Poésie/*Gallimard / 1983

Joachim du Bellay

(1522-1560)

Que n’es-tu las (mon desir) de tant suyvre
Celle qui est tant gaillarde à la fuite?
Ne la vois-tu devant ma lente suite
Des laqs d’amour voler franche, et delivre?
Ce faulx espoir, dont la doulceur m’enyvre,
Tout en un poinct m’arreste, et puis m’incite,
Me pousse en hault, et puis me precipite,
Me faict mourir, et puis me faict revivre.
Ainsi courant de sommez en sommez
Avec’ Amour, je ne pense jamais,
Fol desir mien, à te haulser la bride.
Bien m’as-tu donq’ mis en proye au danger,
Si je ne puis à mon gré te ranger,
Et si j’ay pris un aveugle pour guide.

Sonnet LXVIII / *L’Olive* / 1549

Joachim Du Bellay / *Œuvres poétiques* / Éditeur Classiques Garnier / 2009

Pierre de Ronsard

(1524 — 1585)

Pour être en vain tes beaux soleils aimant,
Non pour ravir leur divine étincelle,
Contre le roc de ta rigueur cruelle
Amour m'attache à mille clous d'aimant.
En lieu d'un Aigle, un Soin cruellement,
Souillant sa griffe en ma plaie éternelle,
Ronge mon cœur, et si ce Dieu n'appelle
Ma dame, afin d'adoucir mon tourment.
Mais de cent maux et de cent que j'endure
Fiché, cloué dessus ta rigueur dure,
Le plus cruel me serait le plus doux,
Si j'espérais, après un long espace,
Venir à moi l'Hercule de ta grâce,
Pour délacer le moindre de mes nouds.

Sonnet XIII / *Les Amours* / 1552

Pierre de Ronsard / *Les Amours* / *Poésie/*Gallimard / 1974

Louise Labé

(vers 1524 — 1566)

Ô longs désirs, ô espérances vaines,
Tristes soupirs et larmes coutumières
À engendrer de moi maintes rivières,
Dont mes deux yeux sont sources et fontaines !

Ô cruautés, ô durtés inhumaines,
Piteux regards des célestes lumières,
Du cœur transi ô passions premières,
Estimez-vous croître encore mes peines ?

Qu'encor Amour sur moi son arc essaie,
Que nouveaux feux me jette et nouveaux dards,
Qu'il se dépite, et pis qu'il pourra fasse :

Car je suis tant navrée en toutes parts
Que plus en moi une nouvelle plaie,
Pour m'empirer, ne pourrait trouver place.

Sonnet III / *Œuvres de Louise Labé, Lionnaise* / 1556

Louise Labé / *Œuvres poétiques* / *Œuvres poétiques,* in Louise Labé et Pernette du Guillet, *Œuvres poétiques* et *Rymes* / *Poésie/*Gallimard /1983

Olivier de Magny

(1529 — 1561)

« De l’absence de s’amie »

Ô beaux yeux bruns de ma maîtresse,
Ô bouche, ô front, sourcil, et tresse,
Ô ris, ô port, ô chant et voix,
Et vous, ô grâces que j'adore!
Pourrai-je bien quelque autrefois
Vous voir et vous ouïr encore
Comme je fis en l'autre mois ?

Rivages, monts, arbres et plaines,
Rivières, rochers et fontaines,
Antres, forêts, herbes et prés,
Voisins du séjour de la belle,
Et vous petits jardins secrets,
Je me meurs pour l'absence d'elle,
Et vous vous égayez auprès.

***Odes* / 1559**

Olivier de Magny / *Les odes d’Olivier de Magny* / Éditeur Hachette Bnf / collection Littérature / 2016

Étienne Jodelle

(1532 — 1573)

« À sa muse »

Tu sçais, o vaine Muse, o Muse solitaire
Maintenant avec moy, que ton chant qui n'a rien
De vulgaire, ne plaist non plus qu'un chant vulgaire.

Tu sçais que plus je suis prodigue de ton bien
Pour enrichir des grans l'ingrate renommée
Et plus je perds le tems, ton espoir et le mien.

Tu sçais que seulement toute chose est aymée
Qui fait d'un homme un singe, et que la vérité
Souz les pieds de l'Erreur gist ores assommée.

Tu sçais que l'on ne sçait où gist la Volupté,
Bien qu'on la cherche en tout : car la Raison sujete
Au Desir, trouve l'heur en l'infelicité.

Tu sçais que la Vertu, qui seulle nous rachete
De la nuit, se retient elle mesme en sa nuit,
Pour ne vivre qu'en soy, sourde, aveugle et muete.

Tu sçais que tous les jours celui-la plus la fuit
Qui montre mieus la suivre, et que nostre visage
Se masque de ce bien à qui nostre cueur nuit.

Tu sçais que le plus fol prend bien le nom de sage
Aveuglé des flateurs, mais il semble au poisson,
Qui engloutit l'amorse et la mort au rivage.

Tu sçais que quelques uns se repaissent d'un son
Qui les flate par tout, mais helas ! Ils dementent
La courte opinion, la gloire, et la chanson.

Tu sçay que moy vivant les vivans ne te sentent,
Car l'Équité se rend esclave de faveur :

Et plus sont creus ceux là qui plus effrontés mentent.

(…)

Tu sçais que quand un Prince auroit bien dit de toy,
Un plaisant s'en riroit ou qu'un piqueur stoïque
Te voudroit par sotie attacher de sa loy.

Tu sçais que tous les jours un labeur poetique
Apporte à son autheur ces beaux noms seulement
De farceur, de rimeur, de fol, de fantastique.

Tu sçais que si je veux embrasser mesmement
Les affaires, l'honneur, les guerres, les voyages,
Mon merite tout seul me sert d'empeschement.

Bref, tu sçais quelles sont les envieuses rages,
Qui mesme au cueur des grands peuvent avoir vertu,
Et qu'avecq' le mepris se naissent les outrages.

Mais tu sçais bien aussi (pour neant aurois tu
Debatu si long tems et dedans ma pensée
De toute Ambition le pouvoir combatu,

Tu sçais que la Vertu n'est point récompensée,
Sinon que de soy mesme, et que le vrai loyer
De l'homme vertueux, c'est sa Vertu passée.

Pour elle seule doncq je me veux employer,
Me deussé-je noyer moy mesme dans mon fleuve,
Et de mon propre feu le chef me foudroyer.

Si donq' un changement au reste je n'épreuve,
Il faut que le seul vray me soit mon but dernier,
Et que mon bien total dedans moy seul se treuve :
Jamais l'Opinion ne sera mon colier.

***Œuvres et mélanges poétiques d'Étienne Jodelle* / 1597 (publication posthume)**

Étienne Jodelle / *Œuvres* / 2 volumes / Éditions Gallimard / 1968

Jean Passerat
(1534 — 1602)

« Ode du premier jour de mai »

Laissons le lit et le sommeil,
Cette journée :
Pour nous l'aurore au front vermeil
Est déjà née.
Or que le ciel est le plus gai
En ce gracieux mois de mai,
Aimons, mignonne ;
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n'a du plaisir
Qui ne s'en donne.

Viens, belle, viens te promener
Dans ce bocage ;
Entends les oiseaux jargonner
De leur ramage.
Mais écoute comme sur tous
Le rossignol est le plus doux,
Sans qu'il se lasse.
Oublions tout deuil, tout ennui
Pour nous réjouir comme lui :
Le temps se passe.

Ce vieillard, contraire aux amants,
Des ailes porte,
Et, en fuyant, nos meilleurs ans
Bien loin emporte.
Quand ridée un jour tu seras,
Mélancolique, tu diras :
J'étais peu sage,
Qui n'usai point de la beauté
Que sitôt le temps a ôté
De mon visage.

Laissons ce regret et ce pleur
À la vieillesse ;

Jeunes, il faut cueillir la fleur
De la jeunesse.
Or que le ciel est le plus gai,
En ce gracieux mois de mai,
Aimons, mignonne :
Contentons notre ardent désir :
En ce monde n’a du plaisir
Qui ne s’en donne.

***Œuvres poétiques* / 1606 (publication posthume)**

Jean Passerat / *Recueil des œuvres poétiques de Jean Passerat* / éditeur Hachette Bnf / collection Littérature / 2017

Amadis Jamyn
(vers 1538 — 1592)

J'ai voyagé par les trois parts du monde,
J'ai vu la mer d'où lève le soleil,
Et j'ai vu l'onde où l'attend le sommeil,
Et mille biens dont les hautes louanges
Font ébahir les nations étranges,
Les y tirant par un désir de voir
Qui des pays la grandeur veut savoir.
J'ai enduré mainte dure fortune
Dessus les flots, royaume de Neptune ;
J'ai enduré mainte fortune aussi
Dessus la terre, en proie de souci,
Soit voyageant en régions diverses,
Soit en suivant Bellone et ses traverses.
Tous ses malheurs, hélas ! j'ai surmonté
Pour être enfin de deux beaux yeux dompté,
Yeux qui me font une guerre cruelle,
Cruelle autant qu'elle semble nouvelle.
Tous les travaux auparavant connus
Ne me sont rien près de ceux que Vénus
Me fait soufrir. Une amoureuse peine
Plus que nulle autre est de misère pleine :
Mais la beauté qui cause mon tourment
Vaut bien le mal que je souffre en aimant.

***Œuvres poétiques* / 1575**

Amadis Jamyn / *Œuvres poétiques*, Éditeur Hachette Bnf / collection Littérature / 2017

Philippe Desportes

(1546 — 1606)

J'ai dit à mon désir : pense à te bien guider,
Rien trop bas, ou trop haut, ne te fasse distraire.
Il ne m'écouta point, mais jeune et volontaire,
Par un nouveau sentier se voulut hasarder.

Je vis le ciel sur lui mille orages darder,
Je le vis traversé de flamme ardente et claire,
Se plaindre en trébuchant de son vol téméraire,
Que mon sage conseil n'avait su retarder.

Après ton précipice, ô désir misérable !
Je t'ai fait dedans l'onde une tombe honorable
De ces pleurs que mes yeux font couler jour et nuit,

Et l'espérance aussi ta sœur faible et dolente,
Après maints longs détours, se voit changée en plante,
Qui reverdit assez, mais n'a jamais de fruit.

***Les Amours de Cléonice* / Sonnet I / 1573**

Philippe Desportes / *Les Premières Œuvres*
Édition Classiques Garnier / collection Textes de la Renaissance / 2014

William Shakespeare

(1564 — 1616)

LE DUC

Si la musique est nourriture d'amour, joue encore,
Donne-m'en à l'excès afin que, rassasié,
Mon appétit languisse et meure.
Encore cette mélodie, elle avait une cadence mourante :
Oh ! elle m'a flatté l'oreille comme la douce brise
Qui souffle sur un lit de violettes,
Répandant le parfum qu'elle leur a dérobé. Assez, arrête ;
Maintenant ce n'est pas aussi délicieux qu'avant.
Ô esprit de l'amour, comme tu es ardent et affamé,
Ta voracité est immense
Comme celle de la mer, et pourtant rien n'y entre,
Quelle qu'en soit la valeur et quel qu'en soit le prix,
Qui ne soit avili et déprécié
En une seule minute ! Si plein de formes est le désir
Qu'il est fantasmatique au suprême degré.

***La Nuit des rois* / Acte I, Scène I / Traduction de Jean-Michel Déprats / 1996**

William Shakespeare / *La Nuit des rois* / Éditions Théâtrales / collection Des classiques / 1996

XVII^e SIÈCLE

François Maynard

(1582 — 1646)

Aislé d'un beau desir, je vole dans les cieux
Où un soleil reluit plein d'esclairs et d'orage,
Mais pour glacer l'ardeur de mon hautain courage
Il faut qu'il soit moins beau, ou que je sois sans yeux :

Si je brusle mon aisle aux rais victorieux
De ce bel œil qui tient les clefs de mon servage,
Ma cendre sera belle, et riche mon dommage,
Puis que pour partizans j'auray les plus grands Dieux.

Dès que j'ay veu flamber ses pudiques lumieres,
Et mille doux regards voler sous ses paupieres,
Je desdaigne la terre et la clarté du jour.

Je veux donc vers mon Astre eslancer ma volée,
Car le ciel glorieux sera le mausolée
De mon desir brulé par le soleil d'Amour.

Sonnet I / *Les Amours de Cléandre* / 1646

Théophile de Viau

(1590 — 1626)

« Pour Mademoiselle D. M., *Stances* »

Je suis bien jeune encor, et la beauté que j'aime
Est jeune comme moi.
J'ai souvent désiré de lui parler moi-même
Pour lui donner ma foi.

J'obéis sans contrainte à l'amour qu'il me donne
Quelque désir qu'il ait,
Et sans lui résister mon âme s'abandonne
À tout ce qui lui plaît.

Si pour lui témoigner combien je suis fidèle
Il me fallait mourir,
Quoiqu'on eût fait la mort mille fois plus cruelle,
L'on m'y verrait courir.

Je jure mon destin et le jour qui m'éclaire
Qu'il est tout mon souci;
Et ce Soleil si beau ne fait que me déplaire
Quand il n'est pas ici.

Lorsque l'Aube, ensuivant la nuit qu'elle a chassée,
Épard ses tresses d'or,
Le premier mouvement qui vient à ma pensée
C'est l'amour d'Alidor.

Je tâche en m'éveillant à rappeler les songes
Que j'ai fait en dormant,
Et dans le souvenir de leurs plaisants mensonges
Je revois mon amant.

***Œuvres* / 1621**

Vincent Voiture

(1598 — 1648)

« Ce soir que vous ayant seulette rencontrée »

Ce soir que vous ayant seulette rencontrée,
Pour guérir mon esprit et le remettre en paix
J'eus de vous, sans effort, belle et divine Astrée,
La première faveur que j'en reçus jamais.

Que d'attraits, que d'appas vous rendaient adorable !
Que de traits, que de feux me vinrent enflammer !
Je ne verrai jamais rien qui soit tant aimable,
Ni vous rien désormais qui puisse tant aimer.

Les charmes que l'Amour en vos beautés recèle,
Étaient plus que jamais puissants et dangereux ;
Ô Dieux ! qu'en ce moment mes yeux vous virent belle,
Et que vos yeux aussi me virent amoureux !

La rose ne luit point d'une grâce pareille,
Lors que pleine d'amour elle rit au Soleil,
Et l'Orient n'a pas, quand l'Aube se réveille,
La face si brillante, et le teint si vermeil.

(…)

Mon âme sur ma lèvre était lors toute entière,
Pour savourer le miel qui sur la vôtre était ;
Mais en me retirant, elle resta derrière,
Tant de ce doux plaisir l'amorce l'arrêtait.

S'égarant de ma bouche, elle entra dans la vôtre,
Ivre de ce Nectar qui charmait ma raison,
Et sans doute, elle prit une porte pour l'autre,
Et ne lui souvint plus quelle était sa maison.

Mes pleurs n'ont pu depuis fléchir cette infidèle,
À quitter un séjour qu'elle trouva si doux :
Et je suis en langueur sans repos, et sans elle,

Et sans moi-même aussi lors que je suis sans vous.

Elle ne peut laisser ce lieu tant désirable,
Ce beau Temple où l'Amour est de tous adoré,
Pour entrer derechef en l'Enfer misérable,
Où le Ciel a voulu qu'elle ait tant enduré.

Mais vous, de ses désirs unique et belle Reine,
Où cette âme se plaît comme en son Paradis,
Faites qu'elle retourne, et que je la reprenne
Sur ces mêmes œillets, où lors je la perdis.

Je confesse ma faute, au lieu de la défendre,
Et triste et repentant d'avoir trop entrepris,
Le baiser que je pris, je suis prêt de le rendre,
Et me rendez aussi ce que vous m'avez pris.

Mais non, puisque ce Dieu dont l'amorce m'enflamme,
Veut bien que vous l'ayez, ne me la rendez point ;
Mais souffrez que mon corps se rejoigne à mon âme,
Et ne séparez pas ce que Nature a joint.

***Œuvres* / 1649**

Vincent Voiture / *Œuvres de Voiture* / Éditeur Hachette Bnf / collection Littérature / 2020

Tristan L’Hermite
(1601 — 1665)

« Le Promenoir des deux amants »

Je tremble en voyant ton visage
Flotter avecque mes désirs,
Tant j'ai de peur que mes soupirs
Ne lui fassent faire naufrage.

De crainte de cette aventure,
Ne commets pas si librement
À cet infidèle élément
Tous les trésors de la Nature.

Veux-tu par un doux privilège,
Me mettre au-dessus des humains ?
Fais-moi boire au creux de tes mains,
Si l'eau n'en dissout point la neige.

Ah ! je n'en puis plus, je me pâme,
Mon âme est prête à s’envoler ;
Tu viens de me faire avaler
La moitié moins d'eau que de flamme.

Ta bouche, d'un baiser humide
Pourrait amortir ce grand feu :
De crainte de pécher un peu
N'achève pas mon homicide.

J'aurais plus de bonne fortune
Caressé d'un jeune Soleil
Que celui qui dans le sommeil
Reçut les faveurs de la Lune.

Clymène, ce baiser m’enivre,
Cet autre me rend tout transi :
Si je ne meurs de celui-ci,
Je ne suis pas digne de vivre.

***Les Amours de Tristan* / 1638**

Pierre Corneille

(1606-1684)

— SÉVÈRE
Que vous êtes heureuse, et qu'un peu de soupirs
Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs !
Ainsi de vos désirs toujours reine absolue,
Les plus grands changements vous trouvent résolue ;
De la plus forte ardeur vous portez vos esprits
Jusqu' à l'indifférence, et peut-être au mépris,
Et votre fermeté fait succéder sans peine
La faveur au dédain, et l'amour à la haine.
Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu
Soulagerait les maux de ce cœur abattu !
Un soupir, une larme à regret épandue
M'aurait déjà guéri de vous avoir perdue,
Ma raison pourrait tout sur l'amour affaibli,
Et de l'indifférence irait jusqu'à l'oubli,
Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre,
Je me tiendrais heureux entre les bras d'une autre.
Ô trop aimable objet, qui m'avez trop charmé,
Est-ce là comme on aime, et m'avez-vous aimé ?

— PAULINE
Je vous l'ai trop fait voir, Seigneur, et si mon âme
Pouvait bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux, que j'éviterais de rigoureux tourments !
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments,
Mais quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise,
Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble, et que sédition,
Un je ne sais quel charme, encor vers vous m'emporte,
Votre mérite est grand, si ma raison est forte ;
Je le vois encor tel qu'il alluma mes feux
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux,
Qu'il est environné de puissance et de gloire,
Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu
Le généreux espoir que j'en avais conçu.

***Polyeucte* / Acte II / Scène II / 1643**

Pierre Corneille / *Polyeucte* / Éditions Gallimard / collection folio Théâtre / 1996

Jean de la Fontaine
(1621 — 1695)

(…)
Je vais de fleur en fleur, et d'objet en objet ;
À beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irais plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avais usé mes jours ;
Mais quoi ! je suis volage en vers comme en amours.
En faisant mon portrait moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse ;
Je ne prétends ici que dire ingénument
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
À peine la raison vint éclairer mon âme,
Que je sentis l'ardeur de ma première flamme.
Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voie
Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proie.
Que me servent ces vers avec soin composés ?
N'en attends-je autre fruit que de les voir prisés ?
C'est peu que leurs conseils, si je ne sais les suivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre ;
Car je n'ai pas vécu ; j'ai servi deux tyrans :
Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans.
Qu'est-ce que vivre, Iris ? Vous pouvez nous l'apprendre.
Votre réponse est prête ; il me semble l'entendre :
C'est jouir des vrais bien avec tranquillité ;
Faire usage du temps et de l'oisiveté ;
S'acquitter des honneurs dus à l'Être suprême ;
Renoncer aux Philis en faveur de soi-même ;
Bannir le fol amour et les vœux impuissants,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissants.

« Discours à Madame de la Sablière » / 1684

Jean de La Fontaine / *Œuvres complètes* / Éditions Gallimard, collection Bibliothèque de la Pléiade / 1991

Molière

(1622 — 1673)

(…) Lorsqu'on en est maître une fois, il n'y a plus rien à dire ni rien à souhaiter ; tout le beau de la passion est fini, et nous nous endormons dans la tranquillité d'un tel amour, si quelque objet nouveau ne vient réveiller nos désirs, et présenter à notre cœur les charmes attrayants d'une conquête à faire. Enfin il n'est rien de si doux que de triompher de la résistance d'une belle personne, et j'ai sur ce sujet l'ambition des conquérants, qui volent perpétuellement de victoire en victoire, et ne peuvent se résoudre à borner leurs souhaits. Il n'est rien qui puisse arrêter l'impétuosité de mes désirs : je me sens un cœur à aimer toute la terre ; et comme Alexandre, je souhaiterais qu'il y eût d'autres mondes, pour y pouvoir étendre mes conquêtes amoureuses.

***Dom Juan* / Acte I / Scène II / 1665**

Molière / *Dom Juan* / Éditions Garnier-Flammarion / 2013

Antoinette Deshoulières

(1638 — 1694)

« Paraphrase du Psaume XII »

Vous, du vaste univers et l'auteur et le maître,
Vous seul de qui j'attends un assuré secours,
Jusques à quand, Seigneur, passerai-je mes jours
Dans les cruels ennuis que le malheur fait naître ?
Avez-vous résolu de m'oublier toujours ?
Pour rendre mes peines légères
Et pour me garantir des plus affreux hasards,
N'êtes-vous plus ce Dieu qu'ont adoré nos pères ?
Jusques à quand de mes misères
Détournerez-vous vos regards ?

Mes crimes seraient-ils plus grands que vos tendresses ?
Hélas ! jusques à quand voulez-vous que mon cœur
Soupire et soit plongé dans d'amères tristesses ?
Ne vous souvient-il plus, Seigneur,
De vos magnifiques promesses ?
Jusques à quand enfin ces mortels ennemis
Qui répandent sur moi le venin de leurs haines
Et qui, pour m'opprimer, se sont cru tout permis,
Repaîtront-ils leurs yeux de l'excès de mes peines ?

Daignez écouter mes soupirs
Et les vœux ardents que je forme ;
Éclairez mon esprit, réglez tous mes désirs ;
Que jamais dans les maux, jamais dans les plaisirs,
D'un dangereux sommeil mon âme ne s'endorme.
Que l'esprit ténébreux, de vos autels jaloux,
Lui que votre juste courroux
Précipita du ciel dans le fond de l'abîme,
Ne puisse se vanter d'avoir eu pour victime
Un cœur qui n'est fait que pour vous.

Au milieu des fléaux que votre main m'envoie,
Cette crainte me trouble et me glace d'effroi.
Ah ! si je devenais sa proie,

Ceux que mon infortune élève contre moi
Goûteraient à longs traits une maligne joie !
Ma perte est l'objet de leurs vœux.
Mais, Seigneur, auriez-vous des oreilles pour eux ?
Non, elles ne sont attentives
Qu'aux cris des malheureux, qu'aux soupirs des pécheurs,
Et c'est de là, grand Dieu, qu'au fort de mes douleurs,
Viennent ces espérances vives
Qui m'aident à porter le faix de mes malheurs.

Quand votre bonté que j'implore
Aura mis à couvert mes jours infortunés,
Des puissants ennemis à me nuire obstinés,
Quand elle aura calmé l'ennui qui me dévore,
Mon cœur, qu'un noir chagrin a presque consumé,
Sera par la joie animé.
Seigneur, il fera plus encore !
Dans ma bouche il mettra de ces airs éclatants
Que, du nord au midi, du couchant à l'aurore,
À la gloire du Dieu que l'univers adore,
Les peuples chanteront jusqu'à la fin des temps.

***Poésies* / 1648**

Madame Deshoulières / *Poésies* / Classiques Garnier, collection Bibliothèque du XVII^e siècle / 2010

Jean Racine
(1639 — 1699)

Mon mal vient de plus loin. À peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,
Mon repos, mon bonheur semblait être affermi ;
Athènes me montra mon superbe ennemi :
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler :
Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables !
Par des vœux assidus je crus les détourner :
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée :
D'un incurable amour remèdes impuissants !
En vain sur les autels ma main brûlait l'encens !
Quand ma bouche implorait le nom de la déesse,
J'adorais Hippolyte ; et, le voyant sans cesse,
Même au pied des autels que je faisais fumer,
J'offrais tout à ce dieu que je n'osais nommer.
Je l'évitais partout. Ô comble de misère !
Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;
Je pressai son exil ; et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirais, Œnone ; et, depuis son absence,
Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence :
Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivais les fruits.
Vaines précautions ! Cruelle destinée !
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

***Phèdre* / Acte I, Scène III / 1677**

Jean Racine / *Phèdre* / Éditions Gallimard, collection Folio théâtre / 1995

XVIII^{e} SIÈCLE

Jean-Jacques Rousseau
(1712 — 1778)

(…) J'ose me flatter quelquefois que le ciel a mis une conformité secrète entre nos affections, ainsi qu'entre nos goûts et nos âges. Si jeunes encore, rien n'altère en nous les penchants de la nature, et toutes nos inclinations semblent se rapporter. Avant que d'avoir pris les uniformes préjugés du monde, nous avons des manières uniformes de sentir et de voir ; et pourquoi n'oserais-je imaginer dans nos cœurs ce même concert que j'aperçois dans nos jugements ? Quelquefois nos yeux se rencontrent ; quelques soupirs nous échappent en même temps ; quelques larmes furtives... ô Julie ! si cet accord venait de plus loin... si le ciel nous avait destinés... toute la force humaine... Ah ! pardon ! je m'égare : j'ose prendre mes vœux pour de l'espoir ; l'ardeur de mes désirs prête à leur objet la possibilité qui lui manque. (…)

Lettre I, à Julie / *La Nouvelle Héloïse* / 1761

Jean-Jacques Rousseau / *La Nouvelle-Héloïse* / Éditions Gallimard, collection Folio classique, tome I / 1993

Claude-Adrien Helvétius
(1715 — 1771)

… L'Amour est un des Dieux à qui je rends hommage,
C'est le tyran d'un Fol, mais l'esclave d'un Sage.
Il donne à l'un des fers, à l'autre des plaisirs.
Ici, des sens, du cœur, maîtrisant les désirs,
L'heureux Anacréon, guidé par la Sagesse
Des roses du plaisir colore sa Maîtresse,
Dévoile ses beautés et célèbre l'Amour.
Chantre voluptueux il règne en ce séjour.
Jouissez des beautés que le Printemps fait naître.
La fleur à peine éclose est prête à disparaître.
En vos cœurs, disait-il, que l'heureux souvenir
D'un plaisir qui s'éteint y rallume un désir.
Causez avec Zénon, dansez avec les Grâces.
Puisse l'amour folâtre, empressé sur vos traces,
De son ivresse en nous prolonger les instants.
Voyez ce papillon au retour du Printemps,
Comme il voltige autour d'une rose nouvelle,
Se balance dans l'air, suspendu sur son aile,
Contemple quelque temps sa forme et ses couleurs,
Et vole sur son sein pour ravir ses faveurs.
Ainsi lorsque l'Aurore éclairant l'hémisphère,
Vient rendre à la beauté le don heureux de plaire,
Ce papillon, c'est moi ; la rose, c'est Doris.
Admirant de son sein l'incarnat et les lys,
Mon avide regard contemple avec ivresse,
Son beau corps arrondi des mains de la Mollesse.
Ne puis-je du désir modérer les fureurs ?
Je vole entre ses bras et ravis ses faveurs.
Dans l'excès du plaisir nos âmes semblent croître,
S'unir, se pénétrer et ne former qu'un être.
Mourons et renaissons sur l'autel des Amours.

Chant III / *Le Bonheur* / 1772

Claude-Adrien Helvétius / in *Anthologie de la poésie française, du XVIII^e^ au XX^e^ siècle* / Textes choisis par Martine Bercot, Michel Collot et Catriona Seth / Éditions Gallimard, collection Bibliothèque de la Pléiade / 2000

Choderlos de Laclos

(1741 — 1803)

Du Vicomte de Valmont à la Présidente Tourvel

Paris, ce 30 août.

C'est après une nuit orageuse, et pendant laquelle je n'ai pas fermé l'œil ; c'est après avoir été sans cesse ou dans l'agitation d'une ardeur dévorante, ou dans l'entier anéantissement de toutes les facultés de mon âme, que je viens chercher auprès de vous, Madame, un calme dont j'ai besoin, et dont pourtant je n'espère pas pouvoir jouir encore. En effet, la situation où je suis en vous écrivant me fait connaître, plus que jamais, la puissance irrésistible de l'amour ; j'ai peine à conserver assez d'empire sur moi pour mettre quelque ordre dans mes idées ; et déjà je prévois que je ne finirai pas cette Lettre, sans être obligé de l'interrompre. Quoi ! ne puis-je donc espérer que vous partagerez quelque jour le trouble que j'éprouve en ce moment ? J'ose croire cependant que, si vous le connaissiez bien, vous n'y seriez pas entièrement insensible. Croyez-moi, Madame, la froide tranquillité, le sommeil de l'âme, image de la mort, ne mènent point au bonheur ; les passions actives peuvent seules y conduire ; et malgré les tourments que vous me faites éprouver, je crois pouvoir assurer sans crainte, que, dans ce moment même, je suis plus heureux que vous. En vain m'accablez-vous de vos rigueurs désolantes ; elles ne m'empêchent point de m'abandonner entièrement à l'amour, et d'oublier, dans le délire qu'il me cause, le désespoir auquel vous me livrez. C'est ainsi que je veux me venger de l'exil auquel vous me condamnez. Jamais je n'eus tant de plaisir en vous écrivant ; jamais je ne ressentis, dans cette occupation, une émotion si douce, et cependant si vive. Tout semble augmenter mes transports : l'air que je respire est brûlant de volupté ; la table même sur laquelle je vous écris, consacrée pour la première fois à cet usage, devient pour moi l'autel sacré de l'amour ; combien elle va s'embellir à mes yeux ! j'aurai tracé sur elle le serment de vous aimer toujours ! Pardonnez, je vous en supplie, le délire que j'éprouve. Je devrais peut-être m'abandonner moins à des transports que vous ne partagez pas : il faut vous quitter un moment pour dissiper une ivresse qui s'augmente à chaque instant, et qui devient plus forte que moi.

Lettre 48 / *Les Liaisons dangereuses* / 1782

Choderlos de Laclos / *Les Liaisons dangereuses* / Éditions Gallimard, collection Folio classique / 2006

Évariste de Parny

(1753 — 1814)

Enfin, ma chère Éléonore,
Tu l'as connu ce péché si charmant
Que tu craignois, même en le désirant ;
En le goûtant, tu le craignois encore.
Eh bien, dis-moi ; qu’a-t-il donc d'effrayant ?
Que laisse-t-il après lui dans ton âme ?
Un léger trouble, un tendre souvenir,
L'étonnement de sa nouvelle flamme,
Un doux regret, et surtout un désir...

... Moments délicieux, où nos baisers de flamme,
Mollement égarés, se cherchent pour s'unir !
Où de douces fureurs s'emparant de notre âme,
Laissent un libre cours au bizarre désir !

***Poésies érotiques* / 1778**

Évariste De Parny / *Poésies érotiques* / Éditions Hachette Bnf, collection Littérature / 2012

André Chénier

(1762 — 1794)

Ô nécessité dure ! ô pesant esclavage !
Ô sort ! je dois donc voir, et dans mon plus bel âge,
Flotter mes jours, tissus de désirs et de pleurs,
Dans ce flux et reflux d’espoir et de douleurs !

***Élégies* / Élégie XXIX / 1844 (publication posthume)**

André Chénier / *Poésies* / *Poésie/*Gallimard / 1994

XIX^e SIÈCLE

Marceline Desbordes-Valmore

(1786 — 1859)

« Les roses de Saadi »

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir ;

La vague en a paru rouge et comme enflammée.
Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

***Poésies inédites* / 1860 (publication posthume)**

Marceline Desbordes-Valmore / *Poésies* / *Poésie/*Gallimard / 1983

Alphonse de Lamartine

(1790 — 1869)

« La Prière »

C'est peu de croire en toi, bonté, beauté suprême !
Je te cherche partout, j'aspire à toi, je t'aime !
Mon âme est un rayon de lumière et d'amour
Qui, du foyer divin détaché pour un jour,
De désirs dévorants loin de toi consumée,
Brûle de remonter à sa source enflammée !
Je respire, je sens, je pense, j'aime en toi !
Ce monde qui te cache est transparent pour moi ;
C'est toi que je découvre au fond de la nature,
C'est toi que je bénis dans toute créature.
Pour m'approcher de toi, j'ai fui dans ces déserts ;
Là, quand l'aube, agitant son voile dans les airs,
Entr'ouvre l'horizon qu'un jour naissant colore,
Et sème sur les monts les perles de l'aurore,
Pour moi c'est ton regard qui, du divin séjour,
S'entr'ouvre sur le monde et lui répand le jour.
Quand l'astre à son midi, suspendant sa carrière,
M'inonde de chaleur, de vie et de lumière,
Dans ses puissants rayons, qui raniment mes sens,
Seigneur, c'est ta vertu, ton souffle que je sens ;
Et quand la nuit, guidant son cortège d'étoiles,
Sur le monde endormi jette ses sombres voiles,
Seul, au sein du désert et de l'obscurité,
Méditant de la nuit la douce majesté,
Enveloppé de calme, et d'ombre, et de silence,
Mon âme de plus près adore ta présence ;
D'un jour intérieur je me sens éclairer,
Et j'entends une voix qui me dit d'espérer.

***Les Méditations poétiques* / 1820**

Alphonse de Lamartine / *Les Méditations poétiques*, suivi de *Nouvelles méditations poétiques* / Éditions Le Livre de Poche, collection Les Classiques de Poche / 2006

*

« Car, ainsi que les corps, la pensée est féconde !
Un seul désir suffit pour peupler tout un monde ;
Et, de même qu'un son par l'écho répété,
Multiplié sans fin, court dans l'immensité,
Ou comme en s'étendant l'éphémère étincelle
Allume sur l'autel une flamme immortelle ;
Ainsi ces êtres purs l'un vers l'autre attirés,
De l'amour créateur constamment pénétrés,
A travers l'infini se cherchent, se confondent,
D'une éternelle étreinte, en s'aimant, se fécondent,
Et des astres déserts peuplant les régions,
Prolongent dans le ciel leurs générations.
O célestes amours ! saints transports ! chaste flamme !
Baisers où sans retour l'âme se mêle à l'âme,
Où l'éternel désir et la pure beauté
Poussent en s'unissant un cri de volupté !
Si j'osais !... » Mais un bruit retentit sous la voûte !
Le sage interrompu tranquillement écoute,
Et nous vers l'occident nous tournons tous les yeux :
Hélas ! c'était le jour qui s'enfuyait des cieux !

***La Mort de Socrate* / 1823**

Alphonse de Lamartine / *Premières méditations poétiques ; La mort de Socrate*
Hachette Bnf, collection Littérature / 2018

Alfred de Vigny

(1797 — 1863)

« Les Amants de Montmorency »

Ils passèrent deux jours d'amour et d'harmonie,
De chants et de baisers, de voix, de lèvre unie,
De regards confondus, de soupirs bienheureux,
Qui furent deux moments et deux siècles pour eux.
La nuit on entendait leurs chants ; dans la journée
Leur sommeil ; tant leur âme était abandonnée
Aux caprices divins du désir ! Leurs repas
Étaient rares, distraits ; ils ne les voyaient pas.
Ils allaient, ils allaient au hasard et sans heures,
Passant des champs aux bois, et des bois aux demeures,
Se regardant toujours, laissant les airs chantés
Mourir, et tout à coup restaient comme enchantés.
L'extase avait fini par éblouir leur âme,
Comme seraient nos yeux éblouis par la flamme.
Troublés, ils chancelaient, et le troisième soir,
Ils étaient enivrés jusques à ne rien voir
Que les feux mutuels de leurs yeux. La nature
Étalait vainement sa confuse peinture
Autour du front aimé, derrière les cheveux
Que leurs yeux noirs voyaient tracés dans leurs yeux bleus.
Ils tombèrent assis, sous des arbres ; peut-être…
Ils ne le savaient pas. Le soleil allait naître
Ou s'éteindre… Ils voyaient seulement que le jour
Était pâle, et l'air doux, et le monde en amour…
Un bourdonnement faible emplissait leur oreille
D'une musique vague, au bruit des mers pareille,
Et formant des propos tendres, légers, confus,
Que tous deux entendaient, et qu'on n'entendra plus.
Le vent léger disait de la voix la plus douce :
« Quand l'amour m'a troublé, je gémis sous la mousse. »
Les mélèzes touffus s'agitaient en disant :
« Secouons dans les airs le parfum séduisant
« Du soir, car le parfum est le secret langage
« Que l'amour enflammé fait sortir du feuillage. »
Le soleil incliné sur les monts dit encor :

« Par mes flots de lumière et par mes gerbes d’or
« Je réponds en élans aux élans de votre âme ;
« Pour exprimer l’amour mon langage est la flamme. »
Et les fleurs exhalaient de suaves odeurs,
Autant que les rayons de suaves ardeurs ;
Et l’on eût dit des voix timides et flûtées
Qui sortaient à la fois des feuilles veloutées ;
Et, comme un seul accord d’accents harmonieux,
Tout semblait s’élever en chœur jusques aux cieux ;
Et ces voix s’éloignaient, en rasant les campagnes,
Dans les enfoncements magiques des montagnes ;
Et la terre, sous eux, palpitait mollement,
Comme le flot des mers ou le cœur d’un amant ;
Et tout ce qui vivait, par un hymne suprême,
Accompagnait leurs voix qui se disaient : « Je t’aime. »

Poème II / *Poèmes antiques et modernes* / 1826

Alfred de Vigny / *Poèmes antiques et modernes - Les Destinées* / *Poésie/*Gallimard / 1973

Victor Hugo

(1802 — 1885)

« À celle qui est voilée »

Tu me parles du fond d'un rêve
Comme une âme parle aux vivants.
Comme l'écume de la grève,
Ta robe flotte dans les vents.

Je suis l'algue des flots sans nombre,
Le captif du destin vainqueur ;
Je suis celui que toute l'ombre
Couvre sans éteindre son cœur.

Mon esprit ressemble à cette île,
Et mon sort à cet océan ;
Et je suis l'habitant tranquille
De la foudre et de l'ouragan.

Je suis le proscrit qui se voile,
Qui songe, et chante, loin du bruit,
Avec la chouette et l'étoile,
La sombre chanson de la nuit.

Toi, n'es-tu pas, comme moi-même,
Flambeau dans ce monde âpre et vil,
Ame, c'est-à-dire problème,
Et femme, c'est-à-dire exil ?

Sors du nuage, ombre charmante.
O fantôme, laisse-toi voir !
Sois un phare dans ma tourmente,
Sois un regard dans mon ciel noir !

Cherche-moi parmi les mouettes !
Dresse un rayon sur mon récif,
Et, dans mes profondeurs muettes,
La blancheur de l'ange pensif !

Sois l'aile qui passe et se mêle
Aux grandes vagues en courroux.
Oh, viens ! tu dois être bien belle,
Car ton chant lointain est bien doux ;

Car la nuit engendre l'aurore ;
C'est peut-être une loi des cieux
Que mon noir destin fasse éclore
Ton sourire mystérieux !

Dans ce ténébreux monde où j'erre,
Nous devons nous apercevoir,
Toi, toute faite de lumière,
Moi, tout composé de devoir !

(…)

Sur mon âme, qui fut colombe,
Viens, toi qui des cieux as le sceau.
Quelquefois une plume tombe
Sur le cadavre d'un oiseau.

Oui, mon malheur irréparable,
C'est de pendre aux deux éléments,
C'est d'avoir en moi, misérable,
De la fange et des firmaments !

Hélas ! hélas ! c'est d'être un homme ;
C'est de songer que j'étais beau,
D'ignorer comment je me nomme,
D'être un ciel et d'être un tombeau !

C'est d'être un forçat qui promène
Son vil labeur sous le ciel bleu ;
C'est de porter la hotte humaine
Où j'avais vos ailes, mon Dieu !

C'est de traîner de la matière ;
C'est d'être plein, moi, fils du jour,
De la terre du cimetière,
Même quand je m'écrie : Amour !

***Les Contemplations* / 1856**

Victor Hugo / *Les Contemplations* / Éditions Gallimard, collection Folio classique / 2019

George Sand

(1804 — 1876)

Le malheur de l'homme ne vient pas d'une cause accidentelle ; cette cause est son organisation défectueuse et le triste destin qu'il accomplit dans l'univers. C'est un être borné dans ses jouissances, quoique infini dans ses désirs. Il souffre, et ne sait comment se guérir : cela est injuste, car les animaux connaissent la plante qui doit leur rendre l'appétit lorsqu'ils l'ont perdu, et l'âme de l'homme ne peut embrasser le but de ses vagues désirs. Mais ce n'est pas le seul avantage que les bêtes aient sur nous. Elles sont divisées en sexes différents ; c'est pourquoi elles se cherchent, se rapprochent et s'unissent dans une extase qui les élève au-dessus d'elles-mêmes, et qui nous est inconnue. Le charme qui les attire est si puissant, qu'il n'est aucune caresse, aucune menace de l'homme, aucun attrait de la gourmandise, aucune injonction de la faim qui les empêche de courir au fond des bois et des vallées à la suite les unes des autres. Le tigre ou le lion enfermé loin de sa compagne se couche en rugissant, et semble renoncer à la vie, car il refuse toute nourriture. Le cheval séparé de la cavale, le taureau de la génisse, au temps de leurs amours, deviennent indociles, et brisent les chariots. Tous devinent l'approche de leur compagne : le loup sent venir la louve du fond des forêts ténébreuses, le chien hurle et tressaille à l'arrivée de la lice sans la voir ni l'entendre ; l'oiseau sait se frayer une route au travers des plaines immenses de l'air pour aller rejoindre sa compagne : il n'a vu qu'un point noir vers l'horizon, et pourtant il ne se trompe pas ; l'ibis ne court point après la grue, ni le chardonneret après la mésange. Qui donc leur enseigne ces merveilleux instincts qui ne sont pas donnés à l'homme ? C'est l'amour qu'ils ont pour un sexe différent du leur.

***Le Poème de Myrza* / Poème II / 1835**

George Sand / *Le Poème de Myrza*, in *Œuvres complètes* / Honoré Champion / 2018

Xavier Forneret

(1809 — 1884)

« Elle »

Vous ne savez son nom ? — Celle pour qui je chante
La vie d'amour de feu, puis après est mourante :
C'est un arbre en verdeur, un soleil en éclats,
C'est une nuit de rose ou languissants ébats.
C'est un torrent jeté par un trou de nuage ;
C'est le roi des lions dégarni de sa cage :
C'est l'enfant qui se roule et qui est tout en pleurs,
C'est la misère en cris, - c'est la richesse en fleurs.
C'est la terre qui tremble et la foudre qui tonne,
Puis le calme du soir, au doux bruit qui résonne ;
C'est un choc qui renverse en tuant de frayeur,
Puis un pauvre qui donne, - ou le soupir qui meurt.
C'est un maître qui gronde, - un amant qui caresse ;
C'est la mort, désespoir, deuil, bonheur, allégresse.
C'est la brebis qui bêle en léchant son agneau,
Puis la brise aux parfums, ou le vent dans l'ormeau. -
Bien sûr elle a deux cœurs : l'un qui vit et palpite ;
L'autre, frappé, battu, qui dans un coin habite.

On pense que son pied ne la soutiendra pas,
Tant il se perd au sol, ne marquant point de pas.
Ses cheveux sont si beaux qu'on désire se pendre
Avec eux, si épais qu'on ne peut pas les prendre.
Si petite est la place où l'entoure un corset
Qu'on ne sait vraiment pas comment elle le met.
Quelque chose en sa voix arrête, étreint, essouffle.
Des âmes en douceur s'épurent dans son souffle.
Et quand au fond du cœur elle s'en va cherchant,
Ses baisers sont des yeux, sa bouche est leur *Voyant*.

Pour toi.

***Vapeurs : ni vers, ni prose* / 1838**

Alfred de Musset

(1810 — 1857)

Comme elle est belle au soir, aux rayons de la lune,
Peignant sur son col blanc sa chevelure brune !
Sous la tresse d'ébène on dirait, à la voir,
Une jeune guerrière avec un casque noir !
Son voile déroulé plie et s'affaisse à terre.
Comme elle est belle et noble ! et comme, avec mystère,
L'attente du plaisir et le moment venu
Font sous son collier d'or frissonner son sein nu !
Elle écoute. - Déjà, dressant mille fantômes,
La nuit comme un serpent se roule autour des dômes ;
Madrid, de ses mulets écoutant les grelots,
Sur son fleuve endormi promène ses falots.
- On croirait que, féconde en rumeurs étouffées,
La ville s'est changée en un palais de fées,
Et que tous ces granits dentelant les clochers
Sont aux cimes des toits des follets accrochés.
La señora, pourtant, contre sa jalousie,
Collant son front rêveur à sa vitre noircie,
Tressaille chaque fois que l'écho d'un pilier
Répète derrière elle un pas dans l'escalier.
- Oh ! comme à cet instant bondit un cœur de femme !
Quand l'unique pensée où s'abîme son âme
Fuit et grandit sans cesse, et devant son désir
Recule comme une onde, impossible à saisir !
Alors, le souvenir excitant l'espérance,
L'attente d'être heureux devient une souffrance ;
Et l'œil ne sonde plus qu'un gouffre éblouissant,
Pareil à ceux qu'en songe Alighieri descend.

***Don Paez* / 1929**

Alfred de Musset / *Premières Poésies - Poésies nouvelles* / *Poésie/*Gallimard / 1976

Théophile Gautier

(1811 - 1872)

« Caerulei oculi »

Une femme mystérieuse,
Dont la beauté trouble mes sens,
Se tient debout, silencieuse,
Au bord des flots retentissants.

Ses yeux, où le ciel se reflète,
Mêlent à leur azur amer,
Qu'étoile une humide paillette,
Les teintes glauques de la mer.

Dans les langueurs de leurs prunelles,
Une grâce triste sourit ;
Les pleurs mouillent les étincelles
Et la lumière s'attendrit ;

Et leurs cils comme des mouettes
Qui rasent le flot aplani,
Palpitent, ailes inquiètes,
Sur leur azur indéfini.

(…)

Mon âme, avec la violence
D'un irrésistible désir,
Au milieu du gouffre s'élance
Vers l'ombre impossible à saisir.

Montrant son sein, cachant sa queue,
La sirène amoureusement
Fait ondoyer sa blancheur bleue
Sous l'émail vert du flot dormant.

L'eau s'enfle comme une poitrine
Aux soupirs de la passion ;
Le vent, dans sa conque marine,
Murmure une incantation.

« Oh ! viens dans ma couche de nacre,
Mes bras d'onde t'enlaceront ;
Les flots, perdant leur saveur âcre,
Sur ta bouche, en miel couleront.

Laissant bruire sur nos têtes,
La mer qui ne peut s'apaiser,
Nous boirons l'oubli des tempêtes
Dans la coupe de mon baiser. »

Ainsi parle la voix humide
De ce regard céruléen,
Et mon cœur, sous l'onde perfide,
Se noie et consomme l'hymen.

***Émaux et Camées* / 1877**

Théophile Gautier / *Émaux et Camées* / *Poésie*/Gallimard /1981

Louise Ackermann

(1813 — 1890)

« L'amour et la mort II »

Non, non, tout n'est pas dit, vers la beauté fragile
Quand un charme invincible emporte le désir,
Sous le feu d'un baiser quand notre pauvre argile
A frémi de plaisir.

Notre serment sacré part d'une âme immortelle ;
C'est elle qui s'émeut quand frissonne le corps ;
Nous entendons sa voix et le bruit de son aile
Jusque dans nos transports.

Nous le répétons donc, ce mot qui fait d'envie
Pâlir au firmament les astres radieux,
Ce mot qui joint les cœurs et devient, dès la vie,
Leur lien pour les cieux.

Dans le ravissement d'une éternelle étreinte
Ils passent entraînés, ces couples amoureux,
Et ne s'arrêtent pas pour jeter avec crainte
Un regard autour d'eux.

Ils demeurent sereins quand tout s'écroule et tombe ;
Leur espoir est leur joie et leur appui divin ;
Ils ne trébuchent point lorsque contre une tombe
Leur pied heurte en chemin.

Toi-même, quand tes bois abritent leur délire,
Quand tu couvres de fleurs et d'ombre leurs sentiers,
Nature, toi leur mère, aurais-tu ce sourire
S'ils mouraient tout entiers ?

Sous le voile léger de la beauté mortelle
Trouver l'âme qu'on cherche et qui pour nous éclôt,
Le temps de l'entrevoir, de s'écrier : « C'est Elle ! »
Et la perdre aussitôt,

Et la perdre à jamais ! Cette seule pensée
Change en spectre à nos yeux l'image de l'Amour.
Quoi ! ces vœux infinis, cette ardeur insensée
Pour un être d'un jour !

Et toi, serais-tu donc à ce point sans entrailles,
Grand Dieu qui dois d'en haut tout entendre et tout voir,
Que tant d'adieux navrants et tant de funérailles
Ne puissent t'émouvoir,

Qu'à cette tombe obscure où tu nous fais descendre
Tu dises : « Garde-les, leurs cris sont superflus.
Amèrement en vain l'on pleure sur leur cendre ;
Tu ne les rendras plus ! »

Mais non ! Dieu qu'on dit bon, tu permets qu'on espère ;
Unir pour séparer, ce n'est point ton dessein.
Tout ce qui s'est aimé, fût-ce un jour, sur la terre,
Va s'aimer dans ton sein.

***Poésies philosophiques* / 1871**

Louise Ackermann / *Œuvres de L. Ackermann* / l'Harmattan / 2005

Charles Baudelaire

(1821 — 1867)

« La chambre double »

Une chambre qui ressemble à une rêverie, une chambre véritablement spirituelle, où l'atmosphère stagnante est légèrement teintée de rose et de bleu.

L'âme y prend un bain de paresse, aromatisé par le regret et le désir - c'est quelque chose de crépusculaire, de bleuâtre et de rosâtre ; un rêve de volupté pendant une éclipse.

Les meubles ont des formes allongées, prostrées, alanguies. Les meubles ont l'air de rêver ; on les dirait doués d'une vie somnambulique, comme le végétal et le minéral. Les étoffes parlent une langue muette, comme les fleurs, comme les ciels, comme les soleils couchants.

Sur les murs nulle abomination artistique. Relativement au rêve pur, à l'impression non analysée, l'art défini, l'art positif est un blasphème. Ici, tout a la suffisante clarté et la délicieuse obscurité de l'harmonie.

Une senteur infinitésimale du choix le plus exquis à laquelle se mêle une très légère humidité nage dans cette atmosphère, où l'esprit sommeillant est bercé par des sensations de serre chaude.

La mousseline pleut abondamment devant les fenêtres et devant le lit ; elle s'épanche en cascades neigeuses. Sur ce lit est couchée l'idole, la souveraine des rêves. Mais comment est-elle ici ? Qui l'a amenée ? quel pouvoir magique l'a installée sur ce trône de rêverie et de volupté ? Qu'importe ? la voilà ! je la reconnais.

Voilà bien ces yeux dont la flamme traverse le crépuscule ; ces subtiles et terribles mirettes, que je reconnais à leur effrayante malice ! Elles attirent, elles subjuguent, elles dévorent le regard de l'imprudent qui les contemple. Je les ai souvent étudiées, ces étoiles noires qui commandent la curiosité et l'admiration.

À quel démon bienveillant dois-je d'être ainsi entouré de mystère, de silence, de paix et de parfums ? O béatitude ! ce que nous nommons généralement la vie, même dans son expansion la plus heureuse, n'a rien de commun avec cette vie suprême dont j'ai maintenant connaissance et que je savoure minute par minute, seconde par seconde !

Non ! il n'est plus de minutes, il n'est plus de secondes ! Le temps a disparu ; c'est l'éternité qui règne, une éternité de délices.

***Le Spleen de Paris* / 1869 (publication posthume)**

Charles Baudelaire / *Le Spleen de Paris* / Éditions Garnier-Flammarion / 2017

Paul Verlaine

(1844 — 1896)

« Ariettes oubliées »

C'est l'extase langoureuse,
C'est la fatigue amoureuse,
C'est tous les frissons des bois
Parmi l'étreinte des brises,
C'est, vers les ramures grises,
Le chœur des petites voix.

O le frêle et frais murmure !
Cela gazouille et susurre,
Cela ressemble au cri doux
Que l'herbe agitée expire...
Tu dirais, sous l'eau qui vire,
Le roulis sourd des cailloux.

Cette âme qui se lamente
En cette plainte dormante
C'est la nôtre, n'est-ce pas ?
La mienne, dis, et la tienne,
Dont s'exhale l'humble antienne
Par ce tiède soir, tout bas ?

Romances sans paroles **/ 1874**

Paul Verlaine / *Romances sans paroles* / Éditions Garnier-Flammarion / 2018

Marie Krysinska

(1857 – 1908)

ÈVE

À Maurice Isabey.

Ève au corps ingénu lasse de jeux charmants
Avec les biches rivales et les doux léopards
Goûte à présent le repos extatique,
Sur la riche brocatelle des mousses.

Autour d'elle, le silence de midi
Exalte la pamoison odorante des calices,
Et le jeune soleil baise les feuillées neuves.

Tout est miraculeux dans ce Jardin de Joie :
Les branchages s'étoilent de fruits symboliques
Rouges comme des cœurs et blancs comme des âmes;
Les Roses d'Amour encore inécloses
Dorment au beau Rosier ;
Les lys premiers nés
Balancent leurs fervents encensoirs
Auprès
Des chères coupes des Iris
Où fermente le vin noir des mélancolies ;

Et le Lotus auguste rêve aux règnes futurs.

Mais parmi les ramures,
C'est la joie criante des oiseaux ;
Bleus comme les flammes vives du Désir,
Roses comme de chastes Caresses
Ornés d'or clair ainsi que des Poèmes
Et vêtus d'ailes sombres comme les Trahisons.

Ève repose,
Et cependant que ses beaux flancs nus,
Ignorants de leurs prodigieuses destinées,

Dorment paisibles et par leurs grâces émerveillent
La tribu docile des antilopes,

Voici descendre des plus hautes branches
Un merveilleux Serpent à la bouche lascive,
Un merveilleux Serpent qu'attire et tente
La douceur magnétique de ces beaux flancs nus,

Et voici que pareil à un bras amoureux,
Il s'enroule autour
De ces beaux flancs nus
Ignorants de leurs prodigieuses destinées.

***Rythmes pittoresques* / 1890**

Marie Krysinska / *Rythmes pittoresques : mirages, symboles, femmes, contes, résurrections* / Éditions Hachette Bnf, collection Littérature / 2012

XX^{e} SIÈCLE

Renée Vivien

(1877 — 1909)

Ta forme est un éclair qui laisse les bras vides,
Ton sourire est l'instant que l'on ne peut saisir…
Tu fuis, lorsque l'appel de mes lèvres avides
T'implore, ô mon Désir !

Froide comme l'Espoir, ta caresse cruelle
Meurtrit sans assouvir ; il n'en reste en effet
Que l'éternelle faim et la soif éternelle
Et l'éternel regret.

Tu frôles sans étreindre, ainsi que la Chimère
Vers qui tendent toujours tes vœux inapaisés…
Rien ne vaut ce tourment ni cette extase amère
De tes rares baisers !

***Études et préludes* / 1901**

Hélène Picard

(1873- 1945)

« Hymne au bien-aimé »

Ô jeune corps de joie où la splendeur circule,
Je te glorifierai dans la vague du blé,
Dans les grands horizons, lorsque le crépuscule
Ouvre une route bleue au silence étoilé.

Ô jeune fleur de vie, ô chair pure et sacrée,
Ô corps du bien-aimé, je te louerai le jour,
Lorsque la terre boit la lumière dorée,
Quand le soleil est beau comme un rire d'amour.

Je te retrouverai dans les vignes ardentes,
Dans la mûre si lourde aux doigts de la chaleur,
Dans le parfum du foin et des roses brûlantes,
Et dans le tiède sol et dans les fruits en fleur.

Je te désirerai dans les plantes de l'ombre,
Je te savourerai dans le pain du matin,
Je boirai ta douceur au cœur de la nuit sombre,
Et, dans le fleuve beau, je verrai ton destin.

Je baiserai le chêne où tes dieux te saluent,
L'herbe de la vallée où tu dors en riant,
Le lin, l'outil, le blé que tes mains distribuent,
Belle, je chanterai pour toi vers l'Orient.

Je te respirerai dans les vents de l'automne,
Dans les vents où tournoient les fous insectes d'or,
Ivres, dans le verger qui s'effeuille et rayonne,
D'avoir goûté les fruits et pressenti la mort.

Ô bien-aimé, fraîcheur, parfum de la colline,
Ô clarté de mes yeux, ô rythme de mon cœur,
Je mouillerai ta chair d'une larme divine
Et je m'effeuillerai sur toi comme une fleur.

Je t’apprendrai les mots dont s’alimente l’onde,
Dont s’avive l’azur, dont se dore l’été ;
Pour toi, je lèverai mes deux bras sur le monde,
Et mes gestes, pour toi, feront de la beauté.

La source des forêts dira notre jeunesse,
Et ma lèvre, sans fin, dans la tienne mourra ;
La lune régnera, haute, sur notre ivresse,
Et l’urne de ma vie à tes pieds coulera...

***L’instant éternel* / 1907**

Hélène Picard / *L’Instant éternel* / E. Sansot / 1907

Victor Segalen

(1878 — 1919)

« Stèle provisoire »

Ce n'est point dans ta peau de pierre, insensible, que ceci aimerait à pénétrer ; ce n'est point vers l'aube fade, informe et crépusculaire, que ceci, laissé libre, voudrait s'orienter ;

Ce n'est pas pour un lecteur littéraire, même en faveur d'un calligraphe, que ceci a tant de plaisir à être dit :

Mais pour Elle.

Vienne un jour Elle passe par ici. Droite et grande et face à toi, qu'elle lise de ses yeux mouvants et vivants, protégés de cils dont je sais l'ombre ;

Qu'elle mesure ces mots avec des lèvres tissées de chair (dont je n'ai pas perdu le goût) avec sa langue nourrie de baisers, avec ses dents dont voici toujours la trace,

Qu'elle tremble à fleur d'haleine, – moisson souple sous le vent tiède, – propageant des seins aux genoux le rythme propre de ses flancs – que je connais,

Alors, ce déduit, enjambant l'espace et dansant sur ses cadences ; ce poème, ce don et ce désir, –

Tout d'un coup s'écorchera de ta pierre morte, oh ! précaire et provisoire, - pour s'abandonner à sa vie,

Pour s'en aller vivre autour d'Elle.

***Stèles* / 1912**

Victor Segalen / *Stèles* / Éditions Le Livre de Poche, collection Classiques / 1999

Paul Valéry

(1871 – 1945)

Aurore

À Paul Poujaud.

La confusion morose
Qui me servait de sommeil,
Se dissipe dès la rose
Apparence du soleil.
Dans mon âme je m'avance,
Tout ailé de confiance :
C'est la première oraison !
À peine sorti des sables,
Je fais des pas admirables
Dans les pas de ma raison.

Salut ! encore endormies
À vos sourires jumeaux,
Similitudes amies
Qui brillez parmi les mots !
Au vacarme des abeilles
Je vous aurai par corbeilles,
Et sur l'échelon tremblant
De mon échelle dorée,
Ma prudence évaporée
Déjà pose son pied blanc.

Quelle aurore sur ces croupes
Qui commencent de frémir !
Déjà s'étirent par groupes
Telles qui semblaient dormir :
L'une brille, l'autre bâille ;
Et sur un peigne d'écaille
Égarant ses vagues doigts,
Du songe encore prochaine,
La paresseuse l'enchaîne
Aux prémisses de sa voix.

(…)

Ne seras-tu pas de joie
Ivre ! à voir de l'ombre issus
Cent mille soleils de soie
Sur tes énigmes tissus ?
Regarde ce que nous fîmes :
Nous avons sur tes abîmes
Tendu nos fils primitifs,
Et pris la nature nue
Dans une trame ténue
De tremblants préparatifs…

Leur toile spirituelle,
Je la brise, et vais cherchant
Dans ma forêt sensuelle
Les oracles de mon chant.
Être ! Universelle oreille !
Toute l'âme s'appareille
À l'extrême du désir...
Elle s'écoute qui tremble
Et parfois ma lèvre semble
Son frémissement saisir.

***Charmes* / 1922**

Paul Valéry / *Poésie* / Édition Flammarion / 2018

Anna de Noailles

(1876 — 1933)

Quand la musique en feu déchaîne ses poèmes,
Quand ce noble ouragan soulève jusqu'aux cieux
Les désirs empourprés des cœurs ambitieux,
Sachant ton humble vie, et sa faiblesse même,
Moi, toujours simplement et pauvrement je t'aime…

***Poème de l'Amour* / 1924**

Anna de Noailles / *Poème de l'amour* / Éditions Le Livre unique / 2012

Guillaume Apollinaire
(1880 - 1918)

« Guirlande de Lou »

Je fume un cigare à Tarascon en humant un café
Des goumiers en manteau rouge passent près de l'hôtel des Empereurs
Le train qui m'emporta t'enguirlandait de tout mon souvenir nostalgique
Et ces roses si roses qui fleurissent tes seins
C'est mon désir joyeux comme l'aurore d'un beau matin

(…)

Les lilas de tes cheveux qui annoncent le printemps
Ce sont les sanglots et les cris que jettent les mourants
Le vent passe au travers doux comme nos baisers
Le printemps reviendra les lilas vont passer

*

Ta voix, ta voix fleurit comme les tubéreuses
Elle enivre la vie ô voix ô voix chérie
Ordonne ordonne au temps de passer bien plus vite
Le bouquet de ton corps est le bonheur du temps
Et les fleurs de l'espoir enguirlandent tes tempes
Les douleurs en passant près de toi se métamorphosent
— Écroulements de flammes morts frileuses hématidroses —
En une gerbe où fleurit La Merveilleuse Rose

***Poèmes à Lou* / 1915**

Guillaume Apollinaire / *Poèmes à Lou* / *Poésie/*Gallimard / 1969

Catherine Pozzi
(1882 - 1934)

« Nyx »

À Louise aussi de Lyon et d'Italie.

Ô vous mes nuits, ô noires attendues
Ô pays fier, ô secrets obstinés
Ô longs regards, ô foudroyantes nues
Ô vol permis outre les cieux fermés.

Ô grand désir, ô surprise épandue
Ô beau parcours de l'esprit enchanté
Ô pire mal, ô grâce descendue
Ô porte ouverte où nul n'avait passé

Je ne sais pas pourquoi je meurs et noie
Avant d'entrer à l'éternel séjour.
Je ne sais pas de qui je suis la proie.
Je ne sais pas de qui je suis l'amour.

Poème publié dans la revue *Mesures* / 1935 (publication posthume)

Catherine Pozzi /*Très haut amour*, *Poèmes et autres textes* / *Poésie*/Gallimard / 2002

LE DÉSIR DANS LES RUES DE LA VILLE

Adapté à tous dès la 6e, mais peut-être encore davantage au lycée, **Le Désir dans les rues de la ville** se présente comme une envie de partager la poésie du désir dans l'espace public.

Il s'agira pour les élèves de sélectionner des vers au sein de ce corpus d'une soixantaine de poèmes proposé par le Printemps des Poètes pour imaginer un affichage éphémère dans la ville.

Permettant ainsi de faire découvrir autant la polysémie de ce thème, « Le Désir », que les poèmes d'époque et d'horizons variés, les jeunes seront invités à s'interroger sur ce qu'ils souhaitent exprimer, construire selon une balade poétique et urbaine.

Les enseignants pourront les amener à travailler sur la musicalité, leur désir profond – environnement, monde d'après, utopie, relations humaines, mystère… –, la cohérence d'un corpus, ainsi que sur la graphie et l'illustration.

Chaque élève, groupe d'élèves ou classe proposera à sa ville de placarder ces citations qu'ils auront choisies. Idéalement pour le 21 mars 2021, jour du printemps.

Le **Printemps des Poètes** est soutenu
par le ministère de la Culture,
le Centre national du livre,
le ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse.

Soutenu par

GOUVERNEMENT
Liberté
Égalité
Fraternité

CNL CENTRE NATIONAL DU LIVRE

www.printempsdespoetes.com



Bibliothèque de l'Arsenal – 1 rue de Sully – Paris IV

Président : **Alain Borer**

Directrice artistique : **Sophie Nauleau**

Administratrice : **Inès Saidani**
administration@printempsdespoetes.com

Chargé d'édition et de communication : **Gustave Bulteau**
communication@printempsdespoetes.com

Chargée des projets éducatifs et culturels : **Agathe Moley**
eac@printempsdespoetes.com

Chargée de mission EAC : **Céline Danion**
coudrier@printempsdespoetes.com

Attachée de presse : **Christine Delterme**
presse@printempsdespoetes.com

Stagiaire : **Léo Dekowski**
stagiaire@printempsdespoetes.com

Graphisme : **Hugo Thomas**